

POTINS DE GUERRE

Questions posés à Georges Haméon responsable du secteur de Pont Ruelland :

1 : En 1943, les Allemands avaient-ils institués un couvre-feu, autour de Mauron

R : Oui, je crois, vers neuf heures ? Nous ne trainions pas trop dans le bourg.

D'après Jean Aubert, le couvre-feu en l'année 1944 était à 9h (10h heure allemande)

2 : Y'avait-il des gens qui malgré le couvre-feu allaient d'un village à l'autre, la nuit ? Par exemple, du Validé au Rox ?

R : seulement le dimanche, pour boire des bolées !

3 : J'ai lu quelque part qu'il y avait des réunions clandestines pour initier les Résistants du secteur au sabotage ou au maniement d'armes. Ces rendez-vous avaient lieu dans des granges je crois. Il devait y en avoir au Parc-Jacques quelquefois et peut-être aussi ailleurs. Ces réunions avaient lieu dans la journée ou la nuit, malgré le couvre-feu ?

R : Non, je n'ai pas eu connaissance de réunions clandestines autre que notre groupe. J'ai eu contact avec le groupe Parque-Jacques pour les sabotages de lignes ferroviaires. Nos transports nocturnes se faisaient bien sûr, le sac tyrolien sur le dos avec les explosifs et les pinces coupantes.

4 : Comment se déplaçaient les amis, les gens, les Résistants de notre secteur de Pont-Ruelland, Mauron, pour aller vers Néant, Le Bois de la Roche ?

R : Ce n'était pas la foule ! Pendant l'Occupation, pas d'auto. Pour rejoindre la Compagnie de Paras de la Trinité avec le capitaine Américain Mac Keoy, c'était avec de vieux vélos.

5 : Les Allemands allaient-ils en forêt interroger les charbonniers ?

R : Ils allaient surtout prendre le charbon dont ils avaient besoin.

6 : Quand les Américains sont arrivés, qu'est devenu le commandant du camp de Poinclos ?

R : Le commandant Alfred a rejoint l'armée qui se repliait avec un chauffeur allemand car le chauffeur français était disparu ayant choisi le « bon côté » !

7 : Les prisonniers allemands que M Malinge surveillait, route du Rox, où logeaient-ils ? Quand ont-ils été renvoyés chez eux en Allemagne ?

R : Ils logeaient dans le village du Rox.

NOTES rajoutées par Georges Haméon :

Au Rox il y avait trois Résistants : *ton oncle, Jean Dessus, organisateur du camp de Saint Marcel, Henri Josse et Robert Duclos.*

Dans le groupe du Pont Ruelland, il y avait donc : *Georges Haméon, Albert Fillâtre, F Perrin (ancien combattant), François Perrin, Henri Eon, Eugène Jan, Robert Duclos, Henri Josse, Henri Jan, François Chapelle, M Droguet.*

Questions posées aussi à Jean Aubert (de Concoret)

8 : Ces prisonniers allemands qui refaisaient les routes caillouteuses ont été retenus jusqu'à quelle date ? Où logeaient-ils ?

R : Libérés en 1947. Ils logeaient dans des baraquements et au camp de prisonniers de Comper.

9 : Y avait-il une escouade d'Allemands à Paimpont, à Beauvais ?

R : Ils occupaient les écoles à Paimpont. Ils occupaient Beauvais à partir de 1943 puisqu'une partie du village faisait alors partie du camp de Coëtquidan. Les gens et fermiers avaient été expulsés.

10 : A quelle date les premiers prisonniers français retenus en Allemagne sont revenus ?

R : En mars 1945 mais certains prisonniers étaient libérés en 1943 par la relève (STO) et suite à des maladies graves.

J'imagine que les Français qui travaillaient à Point Clos devaient être mal considérés par les gens de la région ? On devait les accuser de « collabos » ?

R : Non, sans cela les Allemands auraient pris volontairement de la main d'œuvre. A noter, qu'il y avait aussi des Résistants parmi les ouvriers employés à Poinclos.

11 : Lieux et moments des parachutages nocturnes d'armes et vêtements ?

R : Ils ont commencé à Guimard auprès de Tréhorentec avant St Marcel mais suite aux dénonciations il a été pris des otages, torturés, yeux crevés, ceux qui ne pouvaient pas aller dans les camps ont été fusillés à La Maltière (St Jacques de la Lande ?)

Le capitaine de Ploërmel, M Guyot est revenu, je crois, des camps de concentration mais son fils âgé de 19 ans y est resté ainsi que bien d'autres. Le père Launay de Guimard a été fusillé. Une jeune fille de quinze ans déportée est revenue et vit encore...

Un monument en souvenir a été érigé en 1994. J'étais à l'inauguration. Un fils Guimard qui participait aux parachutages vit toujours.

12 : Quand sont arrivés les Allemands en 1940, que sont devenus les militaires qui étaient à Coëtquidan ?

R : Partis dans la nature...

13 : Point Clos fut occupé par les Allemands à quelle date ?

R : Fin juin 1940.

13 Combien de soldats et officiers allemands séjournèrent à Point Clos ?

R : Selon les époques, une centaine et une vingtaine d'avions.

14 : Y'avait-il un service de cars pour aller chercher les civils qui travaillaient à Point Clos ?

R : non...

15 : Si bien payés ces civils qui travaillaient à Point Clos, qu'ont-ils fait quand les Américains sont arrivés ?

R : Beaucoup étaient déjà partis depuis le débarquement le 6 juin 44.

16 : A l'arrivée des Américains en août 1944, qu'ont fait les Allemands ?

R : Ils ont quitté Point Clos sans combattre.

17 : Qu'est devenu le commandant du camp ?

R : Il est parti et en bon soldat il a continué la guerre.

18 : Y'avait-il des femmes au camp ?

R : Dans l'armée allemande il y avait des femmes qui travaillaient dans les bureaux. Mais dans le « bordel » des « Closiaux » c'était des Françaises !

NOTES de Jean Aubert

Selon les époques il y avait beaucoup de troupes à Point Clos. Au mois de mars et au printemps il y avait entraîné des parachutistes par centaines ; ils étaient dans des planeurs tirés par des avions. C'est vrai qu'on était loin de la Manche et de l'Atlantique. A cette époque il y avait des milliers de soldats dans les communes environnantes. Les civils avaient tout l'entretien du camp, la création des pistes, des routes. Les avions étaient deux par deux dans des hangars éloignés des pistes d'atterrissage ainsi que des stocks de munitions et de carburant. Le commandant, Alfred Erntz s'occupait beaucoup de l'embellissement du camp. C'est pour cette raison qu'il reste aujourd'hui des vestiges d'arboretum, arbres uniques et exotiques.

Il y avait des civils de partout en France mais surtout de la région. C'est vrai, les salaires étaient attractifs et le travail n'était pas pénible. Les ouvriers venaient en vélo, il y avait une cantine.

Les ouvriers étaient pour la plupart employés par des entreprises (Todt-Thomine). C'est pour cela qu'ils étaient bien payés. Mais au début d'août, c'était la débacle : ils ne reçurent plus de salaire.

Le commandant du camp, ancien de l'armée de Rommel, alors capitaine et aviateur blessé en Egypte au début de la guerre, avait été affecté à Poinclos à la fin de la guerre en 1944. Il logeait à l'hôtel restaurant de Paimpont. Il a été nommé commandant comme grade en avril 1945. Il est mort en 1953.

Pendant la guerre les prioritaires avaient gardé leurs voitures ou camions selon les marques et avaient des bons d'essence.

Texte de Georges Haméon :

1943

Les premiers contacts de résistance à Mauron sont faits par André Patier, avec Guy Lenfant, mais l'homme chargé de former des groupes de résistance était contrôleur de l'office de blé, (préfecture de Vannes), M Lanrivain qui est devenu le « capitaine Lanrivain ».

A Néant, il a contacté Henri Launay qui a été chargé de faire un groupe de douze hommes.

Au Pont Ruelland, il a contacté Georges Haméon, chargé lui aussi de faire un groupe de douze hommes.

A Mauron, Maurice Morteveille a formé un groupe de façon à faire une compagnie mais le jour ou nous avons dû prendre le maquis il y a eu des défections peut-être pour des raisons majeures ?

Au maquis de Saint Marcel, deux groupes étaient complets : Néant et Pont-Ruelland.

A Saint Marcel, mon groupe était détaché la nuit pour le parachutage.

A la dislocation du maquis nous sommes tous rentrés dans nos villages et malheureusement pour moi, mon père gravement malade était sur son lit et j'ai dû assister à ses derniers moments de vie. Il est décédé avant la Libération. J'ai dû donner ma démission les lendemains de la libération de Mauron, au désagrément de Lanrivain qui voulait me donner le poste de lieutenant à la compagnie.

Les quelques jours avant l'arrivée des Américains effectivement il y a eu un petit parachutage sur les landes de Crâne. J'ai même su que le jeune Louis Droguet (17 ans) de la Ville Sévestre, récupérait ce que l'avion avait lâché avec sa charrette et son cheval, gentiment et en plein jour. (*Pour voir plus de précisions, il faudrait le contacter*) Paraît-il qu'il y aurait eu aussi de l'argent de parachuté ! Cela devient de la légende, je pense ?

Dommage que je ne fus pas là, car à l'époque, de l'argent, j'en avais besoin !

Comme tu vois Jean-Claude, j'ai fait de la résistance pendant l'occupation mais après la Libération, pour moi, terminé alors que les jeunes se sont enrôlés pour poursuivre l'armée allemande en déroute et faire de l'occupation dans le bassin de la Vilaine à Redon ; si bien que dialoguer sur la résistance pendant l'Occupation et la résistance à la Libération, c'est assez complexe.

Je rentre d'Australie, je suis fatigué par un voyage trop long...

Salut Jean-Claude.

Georges.

NOTA : Il y avait un dépôt d'armes, clandestin à la Ville Sévestre.

Le père Droguet, ancien de la guerre 1914/18 n'aimait pas du tout les Allemands.

Son fils Louis 17 ans, allait en charrette sur les Landes de la Ville Gèfle rechercher les armes parachutées. Il les dissimulait sous des fagots et de la lande. Il revenait par le Validé, le Pont Ruelland. Au moment de midi, après avoir monté la côte de Saint Utel, il atteignait le croisement du Pont Ruelland. ; le cheval écumait de transpiration. Quatre Allemands venaient juste d'arriver en voiture devant le café-boucherie tenu par Véronique Thoron. Un Allemand, après avoir quitté la voiture vint vers l'attelage. « Cheval beaucoup chaud » dit-il. Et il fit demi-tour afin d'aller tirer un seau d'eau à la pompe, située devant la cour. Il revint abreuver le cheval.

Au pied de Louis Droguet était une mitrailleuse, pratiquement non cachée. L'Allemand ne la vit pas et repartit avec le seau qu'il reposa dans la cour avant de rejoindre ses compagnons à l'intérieur du café.

Louis m'avoua bien plus tard dans les années 1990, que si l'Allemand avait découvert la mitrailleuse, qu'il n'aurait pas hésité à s'en servir !

A la Ville Sévestre, les armes étaient cachées sous un tas de fagots. Elles servaient à étudier le fonctionnement.

UNE HISTOIRE TOUTE SIMPLE

Après la bataille de Saint Marcel en juin 1944, Monsieur Dessus, (né le 8/02/1913) gendarme à Malestroit, est venu se réfugier à la ferme du Guen en Missiriac, avec un autre gendarme

Ils ont demandé à Joseph Guil, cultivateur au Guen, de les héberger. Nous leur avons donné des vêtements propres ainsi qu'à manger.

M. Dessus a demandé à Joseph Guil s'il était possible d'aller à Mauron avertir sa femme dans la plus grande discrétion pour ramener des vêtements propres.

M. Guil décida d'envoyer sa fille Renée Guil, âgée de 23 ans, à Mauron pour avertir Mme Dessus.

Vers six heures et demi du matin, après avoir aidé au travail de la ferme, Renée partit avec son vélo neuf. Elle devait aller jusqu'à Mauron en passant par Ploërmel, soit une distance de 35 kms.

« Je me souviens, dit Renée, qu'à Ploërmel, il y avait plein d'Allemands. J'arrivai à Mauron en fin de matinée. J'étais habituée à faire beaucoup de kilomètres à vélo.

Je racontai le but de ma visite à Mme Dessus. Après avoir mangé nous préparâmes les habits de M. Dessus. Nous repartîmes vers 16 heures car il fallait repasser Ploërmel avant 17 h et demi, heure du couvre-feu.

A quelques kilomètres de Mauron, à la Ville es Mélais, nous eûmes la malchance de rencontrer deux Allemands dont les vélos étaient à plat !

Ils nous donnèrent l'ordre de nous arrêter et de leur donner nos vélos.

Mais Renée Guil qui n'avait « peur de rien » comme elle dit, ne voulut pas leur laisser son vélo neuf. Les deux Allemands nous ont alors emmenées vers une vieille maison, mais les portes étaient fermées. Après avoir échangé quelques paroles entre eux, ils décidèrent de nous laisser repartir... sans nos vélos ! « Héraus »

Nous étions à pied pour rejoindre Ploërmel. Dans les côtes, nous marchions, dans les descentes nous courions en tenant nos souliers à la main. Ce jour là, il pleuvait légèrement (du crachin) : nous étions trempées.

Nous courions car il nous fallait passer Ploërmel avant l'heure du couvre-feu.

A Ploërmel nous passions par les petites rues pour ne pas être arrêtées. Je connaissais Ploërmel pour y être déjà allées plusieurs fois.

Quand nous avons passé Ploërmel, c'était déjà l'heure du couvre-feu. Nous suivions la route en étant aux aguets.

Quand nous sommes arrivés à Missiriac, Renée nous fit passer par des « chemins de traverse » en direction de la ferme du Guen, située sur la route de Malestroit à Guer.

Anecdote : Le lendemain de l'arrivée de M. Dessus, deux Allemands sont arrivés dans la cour de la ferme, Nous étions à manger avec M. Dessus et son copain. Ils montèrent se cacher dans le grenier. Renée descendit dans la cour avec un panier de pommes de terre. Les Allemands voulaient des œufs. Ils suivirent Renée jusqu'à la maison. Elle n'avait pas à leur refuser. Heureusement que les deux Allemands ne sont pas montés au grenier ! Ils auraient trouvé les deux Maquisards.

Renée Guil, épouse Coueffard.

RESUME

Guy Lenfant et son radio andré Ropin sautent sur l'étang de Ploërmel la nuit du 21 au 22 décembre 1942. Guy Lenfant rencontre André Patier de Mauron le 26 décembre. Il est suggéré de former des groupes de résistance dans la région mauronnaise.

M. Lanrivain, contrôleur des blés à la préfecture de Vannes s'en charge.

Il s'agit de constituer des petits groupes de douze hommes. Des responsables sont contactés.

A Néant c'est Henri Launay,

A Mauron, c'est M Morteveille

A Pont Ruelland, c'est Georges Haméon.

(Voir texte de Georges, plus haut.)

En 1943 :

Dessus Jean (8/02/1913) est gendarme à Malestroit

Engagé dans le réseau « Action ».

Action, dont la gendarmerie constitue l'ossature est créé par Valentin Abeille (fantassin) DMR France Libre, et Maurice Guillaudot (Yodi) en juillet 1943.

Quand Guillaudot est arrêté par les Allemands le 10/12/43, c'est Paul Chenailler (Morice) qui lui succède à la tête du réseau.

Le 6 avril 1944, Dessus, Scordia et Gloux quittent la brigade de Malestroit et passent au maquis.

Jean Dessus prend le commandement d'une compagnie FFI. Il est organisateur du Maquis du Camp de Saint Marcel. (Deux autres personnes habitant le Rox sont aussi maquisards : Robert Duclos et Henri Josse).

Autres anecdotes sous l'Occupation :

Pendant la résistance, Jean Dessus et son camarade gendarme de Malestroit, Gloux dormaient et se cachaient dans la chambre nord chez Alfred Fichet au Pont Ruelland. Ils restaient là quelquefois une semaine durant !

Dans une chambre de la même maison mais côté sud un résistant M Quémener y dormit une nuit. De même, un résistant venu de Paris, M Dalem, logea momentanément en cette maison.

Un matin, mon père levé assez tôt aperçut quelques Allemands dans la cour de la maison. Il s'empara d'un chargeur de balles qui se trouvait dans un tiroir du buffet de la cuisine et avec force, le jeta dans la fiente des poules au poulailler. Le chargeur s'enfonça et disparu.

A peine rentré dans la cuisine, les Allemands entrèrent à plusieurs et aussitôt empruntèrent l'escalier menant aux chambres. De ce niveau un second escalier conduisait au grenier. D'ailleurs les deux greniers de notre maison jumelée, communiquaient. Sur une poutre de ce grenier était accroché mais non caché un vieux fusil anglais. A cette époque la détention de la moindre arme, pouvait conduire à une arrestation. Les Allemands passèrent d'une maison à l'autre en traversant le grenier. Ils ne virent pas -ou ne voulurent pas le voir- le fusil ! Il est vrai que tous ne montèrent pas ; en ouvrant la trappe, un flot de poussière s'abattit sur les soldats, que les autres rebroussèrent chemin !

Ce fut un matin, assez tôt qu'un certain M Jouvrot de Mauron vint à Pont Ruelland, rencontrer M Dalem et lui annoncer : « L'affaire est faite ! »

Peu de temps après, la femme de Quémener fit découvrir un amas de terre, dans le bois à l'angle de la route du Validé et de la route d'Illifaut. Là gisait Quémener, qui avait été tué d'un coup de hache, derrière les armoires dans une ferme de la Ville Sévestre. Lors de l'enterrement, on refusa de faire entrer le corps dans l'église d'Illifaut. De tous les acolytes de ce Résistant, un seul assista aux obsèques...

Alfred ayant emprunté une charrette et son cheval chez son parrain Désiré Coudé, des Villes Glés rendit l'attelage dès le soir. Le fermier étant absent, son épouse Mme Coudé, demanda à Alfred de rester quelque temps car dans une maison tout à côté, trois « réfugiés » avaient ligoté et dévalisé les occupants. Ces individus se dirigèrent vers la maison Coudé des Villes Glés. Quand ils virent la présence d'un homme près de la fermière, pas trop braves, ils fabulèrent : Ils demandèrent par où il fallait aller pour rejoindre le hameau où « il y avait une chapelle rouge » ? On leur donna donc la direction du Pont Ruelland. Un peu plus tard, Alfred reprit son vélo laissé là depuis le matin et regagna son logis avant le couvre-feu.

Le lendemain, plusieurs personnes dont Alfred se retrouvèrent pour couper du froment dans un champ appartenant à Georges Haméon, en haut de la côte à la sortie du Pont Ruelland. Les trois voleurs de la veille, se présentant comme Résistant et déserteurs de la faction de la Trinité Porhoët, demandèrent aux moissonneurs la direction du château du Boyer. Alfred leur en indiqua le chemin.

Peu de temps après parut un groupe de Résistants à la recherche de « chenapans » dont ils avaient perdu la trace. C'est Georges Haméon lui-même qui les aiguilla.

Les trois jeunes furent appréhendés dans le bois du Boyer et ramenés au Pont Ruelland. L'un de ces malfrats se trompa en désignant méchamment Alfred, le traitant de « vendu ». Georges Haméon et les Résistants firent le nécessaire pour conduire les trois jeunes hommes à Mauron.

A Mauron il y eut un semblant de procès mais les trois chenapans furent abattus ! Un certain Jouvrot ne fut pas étranger à cette affaire. Est-ce que ces trois jeunes méritaient la mort pour leurs forfaits ?

A la fin des hostilités une vieille femme venue on ne sait d'où, arpentait la route devant les habitations du Pont Ruelland. Anna Alie, employée bistrotière prévenait Georges Haméon qui préférait décamper et se cacher pour ne pas avoir à répondre à l'étrangère ! La vieille dame marchait l'air désolé sur la route de Gaël. Elle posait des questions à qui voulait l'écouter. Elle se lamentait et demandait tristement ce qui était arrivé à son petit-fils...

Il y eut tellement de règlements de compte suite à la Libération...

Par exemple du sale boulot chez les Résistants : des gens furent jetés dans le canal de Nantes à Brest à Malestroit.

Dans les environs, ici, deux fiancés furent conduits dans le bois de la Ville Roux et ligotés à un arbre. La demoiselle fut violée par plusieurs Résistants et cela devant son compagnon ! Puis le couple fut brutalisé et tué.

Le 3 août, quand des paysans virent arriver les convois américains du côté de la Ville Février, l'un cria aux autres : « Dételle les chevaux, on prend des armes et on va à Mauron . » Là-bas, c'était le commandant allemand, Richard qui était en poste.

Recueilli par J-C Fichet.

CHRONOLOGIE : Mauron sous l'Occupation

Février 1941 : Le maire de St Brieuc de Mauron se plaint du manque de main d'œuvre dans sa commune. Il ne reste plus aucun ouvrier spécialisé. Sur 656 habitants, 40 sont prisonniers en Allemagne.

19 août 1941 : Les Allemands proclament une ordonnance condamnant les activités communistes.

28 août 1941 : Louis Vétil, journalier, est arrêté pour la diffusion d'un tract intitulé « Chantier de Gaël ».

10 décembre 1941 : Louis Vétil est transféré à Rennes devant un tribunal allemand.

15 décembre 1942 : La possession d'armes non déclarées est de plus en plus punie. Si l'arme est vieille ou inutilisable la sanction est moins sévère. Joseph Pépion, cultivateur de soixante ans, ayant été dénoncé par une certaine Mme Houisse, de Mauron, sera déporté.

16 février 1943 : Il existe une loi sur le service du travail obligatoire. (S.T.O.)

A Mauron beaucoup de personnes refusent de se faire recenser, soit qu'elles travaillent déjà pour les Allemands, soit qu'elles appartiennent à une catégorie d'exemptés. Mais la plupart craignent d'être trompées et espèrent ainsi éviter de partir en Allemagne pour le S.T.O.

Quatre-vingt-dix-neuf personnes se présentent quand même à Mauron suite à la visite médicale qui a classé les hommes en « catégories ».

Au cours de l'année 1943 : Le commandant Guillaudot décrit sur un dossier précis la maison de Mauron où se situe le relais téléphonique de la ligne souterraine « Rennes-Pontivy ».

Cette ligne est enterrée à 0,35 mètres et elle suit la route N 24, de Rennes aux Forges de Paimpont où se trouve le Q.G. allemand des armées de l'ouest. Après Paimpont, la ligne passe par le relais de Mauron, puis traverse la Trinité Porhoët, Rohan avant d'atteindre Pontivy.

Durant l'année, la ligne sera sabotée plusieurs fois.

15 mai 1943 : Bombardement du camp de Poinclos en Gaël par une trentaine d'avions alliés. Le village de Trébran en Concoret est en partie détruit. La population de huit maisons est évacuée.

Composition du camp de Gaël-Poinclos : 550 officiers, sous-officiers ; soldats allemands d'aviation et d'infanterie de l'air. Soixante bombardiers « Dornier », quarante « Junker » pour le transport des troupes et une centaine de petits planeurs. Il existe aussi une réserve de 130 tonnes d'essence séparée en quatre dépôts.

3 juin 1943 : A 19h30, quatre avions alliés attaquent le car Rennes-Loudéac, près du village de La Couchais en St Brieuc de Mauron ; on dénombre 8 morts et 40 blessés.

Octobre 1943 : Commanditées par le commandant Maurice Guillaudot, des sections d'Actions (Gendarmes, FFI) s'organisent dans le Morbihan. (Vannes, Ploërmel, Josselin, Pontivy, La Trinité Porhoët, Mauron entre autres).

11 novembre 1943 : Un sabotage fait dérailler le train transportant du matériel allemand, entre Ploërmel et et Mauron.

10 janvier 1944 : Une véritable compagnie de Résistants commence à se former et se met en place dans les secteurs de Mauron, Malestroit, Plumelec et le Roc Saint André.

17 janvier 1944 : A Guilliers, un soir de réquisition des chevaux, un jeune homme de Loudéac, G. O... rencontre à l'hôtel Cadio un soldat allemand de la commission. Il entre en conversation avec lui et lui offre de l'aider à se procurer du beurre. Il feint de le conduire à une ferme et à la sortie du bourg, dans un sentier, il l'abat d'une balle tirée à bout portant derrière l'oreille gauche, puis il disparaît. Le cadavre ne sera découvert que le lendemain matin.

Bien qu'aucune arme ne sera trouvée, la gendarmerie française pensera qu'il s'agit d'un suicide ! Mais la S.I.P.O. de Rennes viendra sur les lieux pour s'occuper de l'affaire. Rapidement elle obtiendra le signalement du meurtrier mais comme ce dernier a quitté la région, elle ne le découvrira pas.

20 janvier : Des troupes en armes procèdent à une immense rafle, arrêtant sur le territoire de plusieurs communes tous les hommes de seize à trente-cinq ans, chez eux, à l'atelier ou dans les champs. Environ trois-cent-cinquante sont parqués à l'école de Guilliers, en tenue de travail et la plupart en sabots. Au terme du triage qui est alors effectué cinquante otages sont maintenus en état d'arrestation, « jusqu'à la découverte du vrai coupable ». Ils sont emmenés à l'école de garçons de Mauron où un boucher se charge de les ravitailler.

21 janvier : Trois hommes sont à nouveau relâchés.

22 janvier : M. Quesnel, cordonnier à Mauron est dénoncé comme étant « communiste » par le minotier du moulin à eau de Plégué (situé entre le Bois de la Roche et le Plessis).

On apprendra qu'il s'agit d'un certain M. Orain -qui fait du « marché noir » avec les Allemands- à qui M. Ernest Quesnel avait menacé de brûler le moulin après la guerre !

A signaler que M. Quesnel n'a jamais été communiste !

A Mauron les gens résistent et s'opposent aux exigences des Allemands qui veulent les faire travailler. Les ouvriers ne se présentent pas craignant qu'on les envoie en Allemagne. Ceci parce que à Lorient, les Allemands ont trompé les jeunes en ne tenant pas leurs promesses. Ceux à qui on avait promis du travail dans la ville ont malgré tout été envoyés au STO.

Les Feldgendarmes font donc des arrestations à Mauron.

24 janvier 1944 : Les familles des otages parqués à l'école de Mauron viennent faire leurs adieux aux prisonniers et leurs remettent quelques effets.

25 janvier 1944 : Les otages sont emmenés à Rennes dans la matinée. Ils seront encore 44 à prendre bientôt le train pour Compiègne. Ils arriveront à Mauthausen après un épuisant voyage de trois jours (12 de Guilliers, 12 de Loyat, 7 de Mauron, 5 d'Evrignet, 4 de Mohon, 1 de Taupont, 1 de Brignac, 1 de Néant, 1 de Nantes.)

Les événements de Lorient n'incitent pas à se rendre aux convocations qui continuent de pleuvoir. Les gens s'y dérobent. Sur 1890 requis, 17 osent se présenter dont seulement 10 Mauronnais !

11 mars 1944 : Feux hommes du « corps franc » sabotent la voie ferrée Ploërmel-Mauron, mais les rails ne sautent que sur 20 cms et le train transportant du matériel appartenant à la division blindée ne déraile pas. Les principaux membres de la compagnie prennent le maquis.

Avril 1944 : Les Allemands mettent en garde les familles qui interviennent en cas d'atterrissage de parachutistes. Des représailles auraient lieu dans leur famille et dans leur commune, telle la destruction complète du village. Les menaces demeurent sans effet !

25 avril 1944 : une dizaine d'hommes armés vont incendier le moulin de Plégué et emmène l'automobile du minotier, M Orain.

7 mai 1944 : A deux kilomètres de Mauron, au sud-ouest, 8 hommes de la compagnie de Josselin déboulonnent deux rails qu'ils jettent à la rivière et ils scient deux poteaux télégraphiques.

Une autre section fait sauter 2,45 mètres de rails avec des explosifs à 4 kms toujours au sud de Mauron.

Après le débarquement du 6 juin :

12 juin 1944 : Attaque aérienne sur la voie ferrée de Mauron et sur la gar de Néant/Bois de la Roche. Le chef de gare est tué !

Ceci, car cette ligne permettait trop facilement aux Allemands de gagner la Normandie par La Brohinière , Dinan, Dol, Pontorson.

Au cours des bombardements de la voie ferrée Ploërmel – La Brohinière, un Lighting (avion à double fuselage) tombe près de Carailan en Mauron ; le pilote descendu en parachute, essaie de demander à un paysan : « Où sont les Boches ? » Le paysan désigne Mauron de la main. L'Américain prend la direction opposée. Il est recueilli et caché à Saint Guinel par Mme Goré puis conduit au château du Loû en Saint Léry chez Mme de la Morlais dont le gendre, François Desgré du Loû prend en charge le capitaine Mac Kay.

Le 7 juillet, l'Américain sera hébergé dans une ferme des environs de Josselin jusqu'à la Libération.

20 juin 1944 : La bataillon du commandant Caro se réorganise (3^{ème} F.F.I.), les sections de la Trinité et de Mauron reprennent leur autonomie et deviennent compagnie.

4 août 1944 : A 13h une colonne américaine se présente à l'entrée du bourg de Mauron, route de Gaël ; le feu violent des Allemands qui l'accueille tue trois soldats et un jeune Parisien de 17 ans qui dans son enthousiasme était grimpé sur l'un des chars. Les Allemands ne décrochent que trois heures et demi plus tard après avoir eu 11 tués. Dans la soirée, les FFI qui les poursuivent capturent 33 prisonniers.

A Concoret, les Américains occupent le château de Comper évacué du matin.

5 août 1944 : Les Allemands avaient exproprié les fermes entourant le Bois Basset (entre Gaël et Saint Meen) et occupaient le château du même nom.

Ces fermes mais aussi des tentes cachées dans le bois renfermaient l'intendance des Allemands (alcool, conserves).

Un local souterrain à l'intérieur du bois servait de réserve et de crèmerie (lait, fromage, beurre).

Avant leur départ les Allemands posèrent des mines et des pièges partout.

5 août, vers 19h : Les premières détonations retentirent. Un maçon de Gaël (M Herviau) récemment évadé d'un camp d'Allemagne, courut en direction du Bois Basset. Il réussit mais seulement vers deux heures du matin, à sectionner les fils alimentant les explosifs.

6 août 1944 : Les habitants de tous les environs, beaucoup à vélo, s'acheminèrent vers ces lieux afin de récupérer des conserves et denrées. L'accès n'était pourtant pas aisé car trois rangées de fils barbelés protégeaient le site.

Les gens pour la plupart, repartaient les sacs chargés de conserves, de laitages, de bouteilles de bénédictine !

Toujours en août 1944 : Quatre hommes (des F.F.I.) sont exécutés par la justice du maquis suite à des meurtres et des pillages effectués chez des civils.

Le préfet demande l'épuration dans les administrations. Deux commissions sont constituées dont les rapporteurs prononcent plusieurs révocations dans les municipalités. Les propositions des comités locaux de Pontivy, Allaire, Saint Jean La Poterie et Saint Léry sont adoptées pour la mise en place de ces municipalités.

Année 1945 : 24 otages de Guilliers sont morts à Dachau et Mauthausen. Les familles des déportés essaieront en vain de faire traduire le minotier (M Orain) devant un tribunal. Ce dernier quittera la région Mauronnaise et on ne saura jamais où il est allé !